

Armando Cote

Entre les langues : l'enfer et la beauté de l'exil *

Mon titre, je le tiens de François Cheng, qui a connu l'enfer et la beauté de l'exil. En Chine, pendant la guerre civile, puis sino-japonaise. Pendant cette période, sa famille trouve refuge dans le Sichuan, au fin fond de la Chine. En juillet 1945, il obtient son baccalauréat ; peu de temps après, les bombes atomiques explosent sur Hiroshima et Nagasaki. En 1946, la guerre civile reprend, François Cheng fugue de longs mois. Il n'est plus qu'un vagabond errant qui connaît la faim et le désarroi. En 1948, quand les communistes prennent le pouvoir à Pékin, la famille au complet rallie la France. Le père parvient à trouver un engagement aux États-Unis. François Cheng ne partira pas, il est seul, sans argent, il ne parle pas français. Inscrit en auditeur libre à la faculté, il reste en France par amour de la langue : « C'est par la poésie que ma rencontre avec le français a atteint son plus haut point. Ce travail intime sur votre langue a épuré mon chinois ¹. » Il a connu l'exil mais aussi cette vie de l'entre-deux-langues : « Grâce au français, à l'assimilation de deux cultures et à ma longue vie, j'ai senti monter en moi une sorte de souveraineté intérieure. Cette langue française de distanciation me permet d'exprimer l'essentiel en moi ². »

François Cheng rappelle souvent que Jacques Lacan a été un de ses « maîtres ». En effet, Lacan l'a invité plusieurs fois dans sa maison de campagne pour redécouvrir et réinterroger les signes humains cachés derrière l'écriture chinoise. François Cheng reconnaît en Lacan « le rare exemple d'un non-sinologue, capable d'appréhender la pensée chinoise dans sa meilleure part et de la révéler finalement au Chinois que je suis ³. » Le discours analytique a la capacité de révéler au sujet sa langue maternelle. Un après-midi de 1977 a été décisif pour François Cheng. Après qu'il lui eut raconté son parcours d'exil, Lacan lui a dit : « Notre métier est de démontrer l'impossibilité de vivre, afin que de rendre la vie tant soit peu possible ⁴. » Après cet après-midi, François Cheng cessera de voir Lacan mais écrira deux ouvrages déterminants pour lui : *Vide et plein* ⁵ et *L'Écriture*

poétique chinoise ⁶. Dès la publication de ce dernier, il envoie à Lacan un exemplaire ; il reçoit aussitôt une réponse, dans laquelle Lacan écrit : « Je le dis : désormais, tout langage analytique doit être *poétique* ⁷. »

En effet, le langage analytique, comme le langage poétique, dégage la parole de son enfermement dans le plein du sens aussi bien que dans le vide de la signification. Dans la leçon du 15 mars 1977, Lacan déclarait : « Le propre de la poésie quand elle rate, c'est justement de n'avoir qu'une signification, d'être pur nœud d'un mot avec un autre mot ⁸. » Le propre de la langue dite totalitaire ⁹, c'est l'envers de la langue poétique.

L'être parlant qui a dû se déplacer dans un pays où il ne peut pas parler sa langue, ressent un double exil : le premier est celui des objets de jouissance et le deuxième celui du manque du trésor des signifiants. Cette expérience montre bien qu'il y a un nœud entre le dire et la jouissance. L'exil brise ce lien et ouvre vers d'autres formes de nœuds, moins étroits, moins féroces. En effet, parler dans une autre langue peut rendre les dires plus légers, moins chargés d'affect, devenir une « langue de distanciation », comme disait Cheng. Cette décharge émotionnelle est appréciable quand on a traversé des expériences traumatiques.

Le recours à une langue étrangère est parfois un secours nécessaire. Nous pouvons évoquer Wolfson et son livre *Le Schizo et les langues* ¹⁰ ; en littérature, les exemples ne manquent pas : Kundera et Todorov. Cependant, il y a un paradoxe quand on fait une analyse entre deux langues : le sujet est privé de ses moyens syntaxiques et principalement d'une jouissance de la langue, mais on constate une plus grande liberté de parole. L'assemblage à la langue maternelle entrave l'énonciation. Dans cette traversée d'une langue à l'autre, il y a transfert de jouissance : le sujet jouit moins du signifiant dont il ignore les trésors. Il est plus direct avec le signifié, il y a moins de détours et de pudeur.

Un autre nœud qui se dévoile dans la nouvelle langue de l'exil est celui de la lettre et du sens, la lettre qui élimine le sens. Parler dans une langue étrangère produit un effet de désaccoutumance, le sujet est confronté à une coupure entre le signifiant et la satisfaction. Cette coupure, avec l'habitude, n'empêche pas l'impossible à dire, il le redouble. Dans mon expérience clinique avec des personnes qui ont été obligées de quitter leur pays et leur langue, cette désaccoutumance peut être très longue et parfois même impossible. En effet, pour des raisons qui touchent le parlêtre, l'apprentissage d'une nouvelle langue peut être perçu comme une menace. Chez les enfants, le désapprentissage de la langue et l'apprentissage d'une nouvelle langue peuvent faire parfois symptôme ou devenir une source

d'inhibition et d'angoisse. L'apprentissage d'une nouvelle langue touche directement à l'être du sujet.

Depuis plus de quinze ans, je travaille dans un centre de soins à Paris où sont reçues des personnes en situation d'exil forcé, qui ont dû quitter leur pays pour des raisons politiques. Grâce à la présence d'interprètes professionnels, nous pouvons faire des accompagnements individuels, pendant plusieurs mois, dans la langue maternelle du patient. J'ai eu l'occasion de pouvoir travailler avec vingt-quatre langues différentes ¹¹. J'ai pu vérifier que « la langue, à peu près quelle qu'elle soit, c'est du chewing-gum ¹². » Elle s'élangue ¹³, c'est-à-dire qu'elle s'étire sans limites. Par ailleurs, elle est capable d'adopter les formes dessinées au choix par son usager, pouvant même revenir à sa forme originelle. Mais la flexibilité dans une langue ou entre les langues n'est pas une garantie d'une modification structurelle, cliniquement se pose la question de ce qui produit, entre les langues, un changement de position subjective. C'est la question, me semble-t-il, à laquelle Lacan a tenté de répondre dans les dernières années de son enseignement et qui sont en lien avec la langue poétique.

Je voudrais partager quelques questionnements et réflexions autour de cette expérience d'entre les langues.

La première est en lien avec la langue maternelle. Beaucoup de choses ont déjà été dites, je condense. Dans ses dernières années, Lacan tirait des conclusions très simples mais essentielles. La première est que, pour parler, il faut un corps et que ce corps est affecté par le langage. Pour Lacan, un corps est troué, il est comme une passoire, il retient seulement quelques restes, quelques débris des bords du langage. Le corps de l'être parlant, avant qu'il ne devienne un corps parlant, est un corps parlé. Le langage est premier par rapport au corps, c'est le langage qui accueille le corps. Il le colonise, le parasite. Le langage ébahit ¹⁴ le corps et le vide. En effet, j'ai pu constater que chez les personnes qui parlent plusieurs langues, quand il s'agit d'évoquer des événements traumatiques ou qui concernent directement le corps, la douleur et les affects, la langue commune qui s'impose est très souvent la première.

Mais, pour pouvoir diriger un travail orienté par la psychanalyse, il ne suffit pas de parler la même langue que le patient, il faut une autre langue : « On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue ¹⁵. » Pour Lacan, il y a une autre langue toujours, une langue première à toutes les langues, il l'a écrite *lalangue* en un seul mot pour la distinguer des autres. *Lalangue*, en un seul mot, fait référence à ce langage qui s'instaure entre la mère et l'enfant, avant le langage commun. C'est un langage qui ne

s'apprend pas ; aucun État totalitaire, aucun colonisateur, aucun maître ne pourra y avoir accès, parce que « lalangue est, en toute langue, le registre qui voue à l'équivoque ¹⁶. »

Ni Freud ni Lacan n'ont fait allusion à la question de l'origine de la langue, des langues, ils refusent de croire dans la supériorité d'une langue sur une autre. Dans toute langue, quelque chose persiste et reste irréductible, intraductible, c'est cet impossible qui rend possible la psychanalyse. C'est ce qui offre à l'inconscient une liberté et une indépendance sur toute tentative de maîtrise.

La langue unique totalitaire empêche la création, l'émergence des émotions, la possibilité de la poésie. L'écriture de *lalangue* en un seul mot vient compléter l'hypothèse de Lacan selon laquelle une langue est traduction. La direction de la cure d'entre les langues est une question de traduction, autrement dit l'interprétation analytique cherche « quelque chose qui soudain rend la traduction possible ¹⁷ ».

Au début de son enseignement, Lacan a opposé deux types de paroles, la parole vide et la parole pleine, il donnait plus de poids à la dernière. À présent, il existe encore une « nostalgie ¹⁸ » de la parole pleine, pleine de sens, qui est la voie de l'art et de la littérature. Une certaine éthique du bien-dire est en faveur de cette plénitude. Mais le dernier enseignement de Lacan met clairement en cause la parole pleine. En effet, l'inflation du sens, entraînée par l'association libre, produit un déroulé de la chaîne signifiante véritablement interminable. Ce que l'on trouve entre les langues, c'est justement qu'à partir de la dissociation entre la lettre et le sens, la traduction est rendue impossible et la quête de sens obsolète. En revanche, une autre jouissance s'offre au sujet.

Ces immersions brutales dans un monde étranger produisent des pertes importantes. Après les attentats du Bataclan en 2015, un patient d'origine afghane qui venait de commencer un travail est tombé dans un état très inquiétant ; il a commencé à avoir beaucoup d'hallucinations, notamment des flash-backs de la guerre en Afghanistan. Il venait d'un petit village où la tradition orale était très importante. Alors qu'il était au plus bas et que les séances étaient très éprouvantes pour lui, je lui ai demandé d'écrire ses cauchemars. À ma plus grande surprise, il se mit à écrire des poèmes en m'expliquant que dans sa culture c'était la manière la plus courte et la plus directe de communiquer, tout en évitant le malentendu. Mais il a ajouté une difficulté, il a écrit dans une langue que l'interprète ne connaissait pas : la langue de son père. Pendant plusieurs mois, nous avons assisté à un véritable travail d'interprétation d'entre les langues. L'effet sur son corps était

étonnant, ce corps lourd et douloureux avant la séance devenait léger et souple, il s'érigait pour pouvoir lire le poème. Son visage, pendant la séance, se transformait littéralement : il devenait lui-même interprète dans sa propre langue. Le thème qu'il a pu aborder était très profond et vaste. À chaque séance, on se retrouvait entre l'enfer de l'exil et sa beauté. Un jour, il a mis beaucoup de temps à sortir sa feuille et lire le poème, il hésitait ; comme le temps passait, il s'est précipité à la fin de la séance et il l'a lu. C'était sur l'exil et l'absence. Ce jour-là quelque chose de très fort s'est passé. À la fin de sa lecture, nous sommes restés plusieurs minutes en silence : il n'y avait plus de temps ni d'espace, c'était un silence rempli de silence.

L'exil, pour la psychanalyse, est en lien avec le trauma et la pudeur. Il occupe un espace qui n'est ni tout à fait externe, public, ni tout à fait intime, c'est un espace que Lacan appelle : *extime*¹⁹. L'intime, dit dans une autre langue, se transforme en extime. L'extime est ce lieu propre à la psychanalyse où la vie privée peut devenir publique, pour y rendre compte d'une expérience d'exil. L'extime concerne les deux à la fois, parce que la pudeur et le trauma sont au cœur de ce qui fait lien, qui noue un sujet aux autres. Seule la pudeur fait barrière, face au réel indicible, elle est gardienne de la castration et garante de la fonction du phallus. La traversée de cette frontière invisible, nous ne pouvons cliniquement la constater que par un changement subjectif profond. Chaque fois que le sujet est en position d'objet pour l'Autre, apparaît le démon de la pudeur. La pudeur veille sur le point d'horreur, face à l'inexistence du rapport sexuel.

C'est la raison pour laquelle j'ajoute à la définition d'« exil » : la « destruction », la « ruine », le « ravage »²⁰. Donc, l'exil produit un effet de ravissement. Le ravissement²¹ est l'un des noms de l'exil. En effet, le dictionnaire nous apprend que le ravissement est un état mystique supérieur à l'extase, dans lequel l'âme est soustraite à l'influence des sens et du monde extérieur.

Donnons un exemple de cette traversée d'une frontière invisible qui se produit souvent sous le signe du malentendu. Pour Lacan, le verbe n'est pas créateur, au contraire, « le verbe est inconscient, soit malentendu »²², à l'origine c'est un malentendu qui ouvre la voie de l'inconscient. Freud a démontré, dans l'observation du petit Hans, le moment de cette traversée, de ce passage d'un monde à l'Autre. La figure de la girafe chiffonnée est une production poétique. « Chiffonner » – le petit Hans utilise le signifiant « *zerwutzelte*²³, [qu'on] a traduit par *chiffonnée* » – n'est pas un verbe tout à fait courant du lexique germanique commun. Lacan reviendra sur ce mot dans le séminaire sur l'identification²⁴. Il pense que « roulée en boule »²⁵ est une traduction plus proche de ce que Hans voulait dire. Tous les efforts

de traduction sont des efforts pour montrer qu'au fond, le travail de Hans était un travail poétique dans le sens qu'il tentait de produire un signifiant nouveau. Il est question du démarcage singulier d'un signifiant par rapport à sa présence dans le dictionnaire, il est important de le remarquer, on ne le trouve point. C'est en suivant ces dires qu'une traduction de sa jouissance devient possible.

Freud avait déjà signalé très tôt, dans une lettre à Fliess (n° 46), ce problème de traduction. La satisfaction va au-delà du simple besoin, elle est propre à la sexualité infantile. Dans cette lettre, Freud écrit : « L'excédent sexuel empêche la traduction [en images verbales] ²⁶. » Ce qui veut dire que les premières traces mnésiques restent intraduisibles. Lacan, pour rendre abordable cette question, va inventer l'objet petit *a*, qui est ce plus, ce reste intraductible qui se produit de la rencontre du corps et de la langue.

L'exigence de la psychanalyse est contradictoire : d'un côté, elle demande au sujet de rester dans la langue, de traduire sa pensée, et d'un autre côté, on le convie à penser le moins possible et à parler sans retenue jusqu'à la désalphabétiser. Aucune langue ne saura de toute façon bien dire. L'exil du sens redouble l'exil dans le réel. Ces circonstances dénudent le symptôme arraché à la tragédie de l'exil ; il est ramené à l'essentiel du rapport du sujet à l'autre, notamment l'exil du rapport sexuel, ainsi que Jacques Lacan l'article à partir de la pièce *Les Exilés* de James Joyce ²⁷. Cette pièce, comme le récit de Marguerite Duras, *Le Rapt de Lol V. Stein*, traite de l'exclusion, « la forme la plus raffinée de l'exil ²⁸ », dans une mise en scène de deux couples qui montrent le non-rapport sexuel. Le 13 avril 1976, Lacan écrivait sur cette pièce : « On a traduit les *Exilés*, alors que ça veut aussi bien dire les *Exils*. Exils, il ne saurait y avoir de meilleur terme pour exprimer le non-rapport, et c'est bien autour de ce non-rapport que tourne tout ce qu'il y a dans *Exiles* ²⁹. »

Les dires ne sont attribuables à personne, ils outrepassent l'analyste et l'analysant. Le dire de l'interprétation s'inscrit dans une dimension topologique (tore, bande de Mœbius...). La topologie permet de renouveler l'abord du corps et les rapports entre ce qu'on a et ce qu'on est. Dans la pulsion, il y a une association entre le dire et le corps qui dépasse le symptôme ; l'écho dans le corps, c'est l'écho du sexuel. La couleur de la pulsion est la « couleur-de-vide : suspendue dans la lumière d'une béance ³⁰ ».

Mots-clés : François Cheng, lalangue, poésie, exil.

-
- * ↑ Première Convention européenne de l'IF-EPFCL, « Le dire des exils », Paris, 12 juillet 2019.
1. ↑ F. Cheng, « Le Docteur Lacan au quotidien », *L'Âne*, n° 48, « numéro spécial Jacques Lacan », octobre-décembre 1991, p. 52.
 2. ↑ *Ibid.*
 3. ↑ *Ibid.*
 4. ↑ *Ibid.*
 5. ↑ F. Cheng, *Vide et plein, Le Langage pictural chinois*, Paris, Le Seuil, 1979.
 6. ↑ F. Cheng, *L'Écriture poétique chinoise*, Paris, Le Seuil, 1977.
 7. ↑ F. Cheng, « Le sourire de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, vol. 79, n° 3, 2011, p. 40, disponible sur cairn.fr.
 8. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 15 mars 1977.
 9. ↑ L'allemand est la langue maternelle de la psychanalyse. Freud a inventé un style propre dans cette langue qui lui a valu le prix Goethe en 1930, mais l'Allemagne a connu à ce moment-là la naissance d'une nouvelle forme de langue, la langue qui a été qualifiée de totale, de totalitaire. Imre Kertész, écrivain hongrois, prix Nobel de littérature, fait référence à cette langue : « Dans les dictatures du xx^e siècle, l'homme est confronté à une chose sans précédent dans l'histoire : la langue totalitaire ou, comme l'appelle Orwell, le *newspeak* qui, s'aidant d'une dynamique bien dosée de violence et de terreur, pénètre irrésistiblement le conscient de l'individu et l'exclut peu à peu de sa vie intérieure. » I. Kertész, « La parole exilée », dans *L'Holocauste comme culture*, Paris, Actes Sud, 2009, p. 215.
La langue allemande est devenue pendant plus de dix ans la langue de la persécution et des bourreaux en Europe. Sur cette langue, il y a eu beaucoup d'écrits et d'analyses remarquables. Je retiens l'essentiel de ces analyses, notamment la jonction qui est faite entre la terreur et la crise. Que cherchaient-ils au fond dans la langue totalitaire ? La réponse la plus courante est : réduire l'espace entre le singulier et le collectif, la langue d'un groupe social devient la langue du peuple, ni publique ni privée, une langue une. La langue totalitaire est d'une homogénéité effroyable. De cette manière, elle supprime toute dialectique de la contradiction. Le langage total est la perte de la dimension politique de la langue, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de médiation, laquelle fonde le politique. Il n'y a plus de langue individuelle, il n'y a que « la langue du peuple », langue hypersimplifiée qui finit par intoxiquer et engourdir les esprits. Il existe un nœud entre la langue et le pouvoir, c'est ce nœud que le régime nazi a utilisé, dans un usage de la langue divulgué par la propagande : dans les articles, les tracts et les affiches... Des phrases adoptées de manière mécanique ont réussi à vaincre l'être moral ; des « éléments toxiques » ont contaminé et ont été avalés sans y prendre garde.
 10. ↑ L. Wolfson, *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1970.
 11. ↑ Ouzbek, arabe, arménien, azéri, bengali, cingalais, dari, espagnol, français, géorgien, hindi, ingouche, kikongo, lingala, ourdou, pashto, persan, peul, russe, tamoul, tchéchène, tigrinya, turc, zoulou.
 12. ↑ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, 1977, p. 7-14.

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 12. Joyce, par la succession d'œuvres qu'il a écrites en anglais, y a ajouté un quelque chose qui fait dire à Philippe Sollers qu'il faudrait écrire l'élangue. Voir P. Sollers, « Joyce et Cie », *Tel quel*, n° 64, 1975, p. 15-24.)
« Il est un fait que l'élangue... j'écris ça é-l-a-n-g-u-e, que l'élangue s'élongent à se traduire l'une dans l'autre, mais que le seul savoir reste le savoir d'élangues [...]. » J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*, leçon du 19 avril 1977.
14. ↑ « Ébahir : v. tr. apparaît (v. 1120) sous la forme es-bahir (intr). Le verbe a été formé par préfixation en es-(ê), à partir de l'ancien français baer "être ouvert". » A. Rey (sous la dir. de), *Dictionnaire historique de la langue française*, tome 1, Paris, Le Robert, 1992.
15. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977, version Staferla.
16. ↑ J.-C. Milner, *L'Amour de la langue*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 22.
17. ↑ « L'interprétation, pour déchiffrer la diachronie des répétitions inconscientes, doit introduire dans la synchronie des signifiants qui s'y composent, quelque chose qui soudain rend la traduction possible », J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 593.
18. ↑ Je pense au livre de Barbara Cassin, *La Nostalgie, Quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Autrement, 2013, dans lequel elle met en tension la langue et l'exil.
19. ↑ Le mot d'extimité est proposé par Jacques Lacan en 1969 dans son séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, publié au Seuil en 2006, p. 249.
20. ↑ O. Bloch et W. Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1968, p. 246. Bien que l'usage ait surtout arrêté la signification du mot « exil » à celle d'être expulsé de l'espace qui tenait lieu de patrie, je retiendrai aussi cet effet de ravage.
21. ↑ « Étymol. et Hist. 1. 1287 termes de mystique et relig. ravissement de Helye (Joinville, *Credo*, éd. Natalis de Wailly, 432 ds Trenel, p. 585) ; 2. a) fin XIII^e s. « État de l'âme en extase » (Dou disciple et dou mestre, BN 423, f o88d ds Gdf. Compl.) ; b) 1553 « émotion éprouvée par une personne transportée de joie » (Ronsard, *Les Amours*, 95, 4, éd. P. Laumonier, t. 5, p. 129) ; 3) 2^e moit. XIV^e s. « Action d'emporter de force », ravissements de femmes (*Chron. de S. Denis*, BN 2813, f o434b ds Gdf. Compl.). Dér. de ravir* ; suff. -ment* . »
22. ↑ J. Lacan, « Le malentendu », 1980, *Ornicar ?*, n° 22-23, Paris, Lyre, 1981.
23. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, leçon du 27 mars 1957, p. 263.
24. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 20 décembre 1961, p. 97.
25. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, *op. cit.*
26. ↑ S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 145.
27. ↑ En 1968, Hélène Cixous a publié chez Grasset sa thèse sur l'œuvre de Joyce intitulée : *L'Exil de James Joyce ou l'art du remplacement*. Impossible de rendre compte ici de cette remarquable étude qui anticipe toutes les autres, il est fort probable que Lacan en ait eu connaissance.
28. ↑ *Ibid.*, p. 611.
29. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 70.
30. ↑ J. Lacan, « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, *op. cit.*, p. 851.